

Ce jeudi 29 janvier 2009, dans le cadre de la « promenade poétique » à Saint-Gilles,

Garçon, de quoi écrire !

Lecture de textes d'Aragon sur les cafés et les bistrotts à la brasserie Verschueren

Chère amie, cher ami,

La Société belge des amis d'Aragon est heureuse de vous proposer, dans le cadre de la Promenade poétique, une lecture de textes de Louis Aragon par Isabelle Lickert et Philippe Lesplingart, avec un accompagnement musical de Gilles Gheraille. Les lectures se font par sessions de trente minutes, en boucle. Voici les textes que nous avons choisis à votre intention :

1. Ça ne se refuse pas

Garçon un cure-dent
C'est pour le Maréchal
Garçon un coup de torchon
C'est pour le Général
Garçon une capote anglaise
C'est pour l'armée française

[extrait de *La Grande Gaîté*]

2. [Le café Certa]

Voici que j'atteins le seuil du Certa, café célèbre duquel je n'ai pas fini de parler. Une devise m'y accueille sur la porte au-dessus d'un pavois qui groupe des drapeaux :

« AMON NOS AUTES »

C'est ce lieu où vers la fin de 1919, un après-midi, André Breton et moi décidâmes de réunir désormais nos amis, par haine de Montparnasse et de Montmartre, par goût aussi de l'équivoque des passages, et séduits sans doute par un décor inaccoutumé qui devait nous devenir familier ; c'est ce lieu qui fut le siège principal des assises de Dada, que cette redoutable association complotât l'une de ces manifestations dérisoires et légendaires qui firent sa grandeur et sa pourriture, ou qu'elle s'y réunit par lassitude, par désœuvrement, par ennui, ou qu'elle s'y assemblât sous le coup d'une de ces crises violentes qui la convulsaient parfois quand l'accusation de modérantisme était portée contre l'un de ses membres. Il faut bien que j'apporte à en parler une sentimentalité incertaine.

Délicieux endroit au reste, où règne une lumière de douceur, et le calme, et la fraîche paix, derrière l'écran des mobiles rideaux jaunes qui dérobent tous à tour et dévoilent au consommateur assis près des grandes vitres descendant jusqu'à terre, qui dévoilent et dérobent tour à tour la vue du passage, suivant que la main énervée d'attente tire ou tend leur soie plissée. La décoration y est brune comme le bois, et le bois y est partout prodigué. Un grand comptoir occupe la majeure partie du fond du café. Il est surplombé par des fûts de grande taille avec leurs robinets. A droite, au fond, la porte du téléphone et du lavabo. A gauche, un petit retrait sur lequel je reviendrai, s'ouvre à la partie moyenne de la pièce. Celle-ci, l'essentiel de son mobilier est que les tables n'y sont pas des tables, mais des tonneaux. Il y a dans la grande pièce deux tables, l'une petite, l'autre grande, et onze tonneaux. Autour des tonneaux sont groupés des tabourets cannés et des fauteuils de paille : vingt-quatre de chaque espèce environ. Encore faut-il distinguer : presque chaque fauteuil de paille est différent de son voisin. Confortables, au reste, toujours, quoique inégalement. Je préfère les plus bas, ceux qui ont une partie à claire-voie dans le haut du dossier. On est bien assis chez Certa, et cela vaut qu'on le souligne. Quand nous entrons, nous voyons à notre gauche un paravent de bois, et à notre droite un porte-manteau. Après celui-ci un tonneau et ses sièges. Contre le mur de droite quatre tonneaux et leurs sièges. Puis vers le lavabo un nouveau paravent de bois. Entre celui-ci et le comptoir, un radiateur, le meuble où se trouvent les annuaires, la grande table et ses sièges. En avant du comptoir et jusqu'à l'entrée du retrait que je signalais à la partie moyenne du mur de gauche, trois tonneaux et leurs sièges. Au milieu deux tonneaux et leurs sièges. A l'entrée du retrait une petite table et un fauteuil. Enfin, entre le retrait et la porte du passage, à l'abri de celle-ci grâce au paravent de bois, un dernier tonneau, et ses sièges. Pour le retrait, on y trouve trois tables serrées sur le même rang, avec, au fond, une seule

banquette de molesquine qui en tient toute la largeur, des chaises à l'opposé de la banquette, et dans le coin droit distal, un petit radiateur à gaz mobile, très appréciable en hiver. Ajoutez les plantes vertes à côté du comptoir, et au-dessus de celui-ci des étagères à bouteilles, la caisse à son extrémité gauche, près d'une porte fermée par une draperie généralement relevée. Enfin, à la caisse, ou assise à la table du fond par moments, laissant couler le temps, une dame qui est aimable et qui est jolie, et dont la voie est si douce, que, je le confesse, je téléphonais souvent autrefois au Louvre 54-49 pour le seul plaisir de m'entendre dire : « Non, Monsieur, personne ne vous a demandé », ou plutôt : « Il n'y a personne des Dadas, Monsieur. » C'est qu'ici le mot dada s'entend un peu différemment d'ailleurs, et avec plus de simplicité. Cela ne désigne ni l'anarchie ni l'anti-art ni rien de ce qui faisait si peur aux journalistes qu'ils préféreraient désigner ce mouvement du nom de *Cheval d'enfant*. Être dada n'est pas un déshonneur, cela désigne et voilà tout, un groupe d'habitues, des jeunes gens un peu bruyants parfois, peut-être, mais sympathiques. On dit : un dada, comme on dit : le monsieur blond. Un signe distinctif en vaut un autre. Et même data est si bien passé dans les mœurs qu'on appelle ici dada un cocktail.

Je veux consacrer un long paragraphe reconnaissant aux consommations de ce café. Et tout d'abord à son porto. Le porto Certâ se prend chaud ou froid, il en existe diverses variétés, que les amateurs apprécieront. Mais le porto rouge ordinaire, qui vaut deux francs cinquante, est déjà si recommandable que je craindrais de lui nuire en parlant des autres. Je suis au regret de dire que le bon porto se fait de plus en plus rare à Paris. Il faut aller chez Certa pour en boire. Le patron m'assure que ce n'est pas sans sacrifice qu'il arrive à fournir celui-ci à sa clientèle. Il y a des portos dont le goût n'est pas mauvais, mais qui sont en quelque sorte labiles. Le palais ne les retient pas. Ils fuient. Aucun souvenir n'en demeure. Ce n'est pas le cas du porto de Certa : chaud, ferme, assuré, et véritablement *timbré*. Et le porto n'est pas ici la seule spécialité. Il y a peu d'endroits en France où l'on possède une gamme pareille de bières anglaises, stout et ales, qui vont du noir au blond par l'acajou, avec toutes les variations de l'amertume et de la violence. Je vous recommande, ce n'est pas le sentiment de la plupart de mes amis (Max Morise excepté) qui ne le goûtent pas comme moi, le strong ale à deux francs cinquante : c'est une boisson déconcertante. Je recommanderai encore le Mousse Moka, toujours léger et bien lié, le théâtre Flip et le Théatra Cocktail, pour des usages divers, ces deux derniers oubliés dans le tableau suivant :

“ CERTA ”	
TARIF	
DES CONSOMMATIONS	
Martini Cocktail	
Perfect »	}
Rose »	
Brandy »	
Champagne »	
Gin »	
Grillon »	
St-James »	
Derby »	
Omnium »	
Max »	
Waller's »	3 F.
Manhattan »	}
Oscar »	
Dada »	
Sherry Cobler	
Champagne »	
Porto »	
Café Glacé	4 F.
	1 F. 50
Porto Flipp	}
Brandy	
Sherry	
	3 F. 50
Egg Nogs	}
Fizzes	
Sours	
	4 F.
Sangarees	}
Pick me Hup	
Kiss me Quick	
	3 F. 50
Pousse Café	5 F.
Pèle-Mêle Mixture	2 F. 50
Grillon Cup	3 F. 50
John Collins Gin	}
Brom	
Clover Club	
	3 F. 50
Mousse Moka	2 F. 50
Florio	

Whisky
<i>Soda</i>
— 5 F —

(extrait du *Paysan de Paris*)

3. Soifs de l'Ouest

Dans ce bar dont la porte
Sans cesse bat au vent
Une affiche écarlate
Vante un autre savon
Dansez dansez ma chère
 Nous avons des banjos

Oh
Qui me donnera seulement à mâcher
Les chewing-gums inutiles
Qui parfument très doucement
L'haleine des filles des villes

Épices dans l'alcool mesuré par les pailles
Et menthes sans raison barbouillant les liqueurs
Il est des amours sans douceurs
Dans les docks sans poisson où la barmaid
Défaille
Sous le fallacieux prétexte
que je n'ai pas rasé ma barbe
aux relents douteux d'un gin
que son odorat devine
d'un bar du Massachusetts

Au trente-troisième étage
Sous l'œil fixe des fenêtres
Arrête
Mon cœur est dans le ciel et manque de vertu
Mais les ascenseurs se suivent
Et ne se ressemblent pas
Le groom nègre sourit tout bas
Pour ne pas salir ses dents blanches
Ha si j'avais mon revolver
Pour interrompre la musique
De la chanson polyphonique
Des cent machines à écrire

Dans l'État de Michigan
Justement quatre-vingt-trois jours
Après la mort de quelqu'un
Trois joyeux garçons de velours
Dansèrent entre eux un quadrille
 Avec le défunt
Comme font les filles
Les gens de la vieille Europe
Dans les quartiers mal famés

Heureusement que leurs lèvres
Ignoraient les mots méchants
Car tous les trois étaient vierges
Comme on ne l'est pas longtemps

(Extrait de *Feu de joie*)

4. *Le mauvais plaisant* (extrait)

J'ai toujours détesté le « monde ». Enfant, les rares expéditions qu'on m'y fit faire m'avaient toujours procuré le même écoeurement, le même malaise que je retrouvai après des années et des années les rares fois où je me laissai tenter, comme par un spectacle exotique, par ces réceptions, ces rassemblements hétéroclites d'hommes

et de femmes, avec ou sans prétexte, qui sont le courant de la vie de chacun, qui donnent la mesure de la vie de chacun, et d'où je sortais sans manquer au comble de la fureur. Qu'est-ce qu'ils font ensemble, ces gens-là ? Pourquoi l'un se met-il à parler ? Comment se fait-il qu'ils ne parlent pas tous à la fois ? Et j'éprouvais avec honte l'absurdité de la situation géographique du siège que j'occupais dans un salon. On se demande au reste ce qu'est au juste salon, à quoi ça répond encore, et ce mot allume en moi un grand instinct incendiaire.

Les gens pendant quarante ans se répètent les mêmes mots. Ils n'ont ni pudeur ni sensibilité : moi presque chaque parole humaine me fait rougir. Quatre fois pour une la même phrase, et mille le reflet de la même idée. C'est ainsi qu'il se trouve encore périodiquement des gens pour me reprocher de fréquenter les cafés. Nom de Dieu, une certaine idée de la bohème ne quitte-t-elle donc plus ces moralistes à la manque ? Il y a prescription, Messieurs. Regardez-moi, est-ce que je ressemble à Verlaine ? Alors, de quoi vous plaignez-vous ? Mes cafés ne sont pas ceux des autres. La vie de chacun se consume, se consomme d'une façon qui est avant tout à autrui incompréhensible. Qu'on veuille bien me dire quel est l'endroit que trouvent décent pour moi les bonnes âmes qui me portent une attention mitigée de regrets ? Voudraient-ils me voir petit fonctionnaire ? Gratte-papier ? Maquereau ? Ministre ? Mondain ? La sottise de tout cela.

Je vais donc au café parce que cela me chante. Il passe plus de femmes dans les cafés que n'importe où, et j'ai besoin de ces allées et venues de femmes. J'ai besoin de l'éventail des robes dans le long chemin de mes yeux. Et d'une pleine communication avec les rues. Je suis l'homme des rues, je l'ai toujours été, et cela n'est pas près de finir.

J'ai vécu passablement solitaire avec de nombreux amis. La plupart de ceux que j'ai nommés ainsi, après avoir traîné avec moi par mes lieux d'habitude jusqu'à des six mois, un an, à la fin me lassaient ou se lassaient de moi. J'usai deux, trois compagnons de sortie par an. Avec les uns, avec les autres, je poursuivais une existence négligente, et avec tous assez semblable. De cette flânerie, quelques petites occupations littéraires n'arrivèrent jamais à me distraire. Elle constituait bien l'essentiel de mes jours. De mes jours et de mes nuits. Car, pour moi, les nuits étaient longues, je dormais peu, deux à quatre heures au plus. Ce qui modifiait bien ma vie. Il fallait peupler ces longues heures nocturnes. Voilà ce qui me fit l'habitué des rares endroits qui restaient ouverts aussi longtemps que mes yeux. Voilà ce qui me fit un pilier de dancings, au grand dégoût de mes contemporains.

L'homme qui vit très seul (je prétends que je vivais très seuls, les contradicteurs sont des aveugles) a parfois un besoin insensé de la multitude humaine. Je passais ce désir violent grâce aux musiques absurdes et au public flottant des boîtes de nuit. Ces temples de l'instabilité où s'usaient doucement ma vie m'étaient devenus nécessaire comme un stupéfiant. J'aimais à voir s'y faire et défaire de précaires destins. Au seuil de toutes les aventures. Là où se joue le hasard. Là, et ailleurs. Parfois je me jetais dans une de ces intrigues qui se formaient devant moi. J'ai toujours eu plutôt le goût du romanesque que celui des romans. Montmartre me servait très bien sous ce rapport. C'est pourquoi pendant des années je n'ai guère quitté Montmartre.

5. Café crème

Dominez-vous ne laissez rien paraître de l'affreux dénuement où vous plonge le scaphandrier roux l'alcool Cher ami renonce à cette passion délicieuse mais funeste Je ne puis encourager cet égarement singulier Eh bien vous me croirez si vous le voulez mais je ne puis dormir que dans le labyrinthe de glaces guillochées où l'on sert des consommations et des fleurs liquides aux désœuvrés un instant perdus dans ces grottes perfides Là mon cœur tourne et jette le sang comme le distributeur de café Le beau métal des robinets laisse échapper une vapeur moins triste que les yeux de la femme affalée sur la banquettes dansante Les cuirs de la Russie les bois des îles les boules de gui les mosaïques les poêles les mieux fourbis les vertiges descendus du ciel sur des fleuves de liqueurs les escaliers drapés les comptoirs contribuent à créer le petit palais de mes rêves Le pardessus pendu prend un air de reproche On a laissé au vestiaire les personnages de convention Jouer aux cartes voilà qui est sain exaltant très apprécié de la plupart des hommes Il y a aussi le tabac qui pousse sur les lèvres avec des jolies écharpes On m'attendrit en racontant l'histoire de ce pauvre jeune homme écrasé sous un ascenseur qui ne faisait pas son métier Rouge-gorge des assistants mon voisin a de belles cravates à 4,95 et des sourires frais pour tous ceux qui l'entourent Ici pas de serviles mouvements de la tête On accueille avec des cris tous les oiseaux Je ris Je ris Je ris

[texte d'écriture automatique datant de 1921]

6. Le mauvais plaisant (extrait)

Le temps s'use comme il peut. La place que tien la flânerie dans la vie d'un homme, il semble que personne n'ait pris la peine de l'apprécier. Vous êtes un paresseux, me dira-t-on. Je regarderais mon interlocuteur, qu'il ne rougirait pas. Rien ne s'oublie comme ces grandes lacunes dans la vie de tous les jours. Pour dire le vrai, je me crois un peu moins paresseux qu'un autre, puisque j'ai gardé le souvenir de mes flâneries.

Paris offre à mes pareils une diversité qui est un alcool merveilleux. J'ai eu la rage de certains lieux, non qu'ils me plussent tant que ça, mais la rage d'y revenir. Ma vie était brusquement décentrée par un endroit où je prenais pied. Ainsi le nageur trouve une île, un récif. Je suis sorti de l'eau dans tous les quartiers. Il y a eu un mois de juillet au *Canon de Grenelle* près du métro Motte-Picquet, c'est un café-tabac avec deux salles, la droite en large et tournant à l'angle d'une rue avec le comptoir, la seconde en profondeur, avec les billards au fond. Le matin, à l'aube, il y a là une agitation incroyable, maraîchère à droite, journalistique à gauche. Les marchands de journaux plient les feuilles du matin et l'encre grasse souille le marbre, les hommes en blouse bleue avalent debout la chicorée noire. Dans le jour, peu à peu, se refait ici une solitude. On y rencontre des couples d'amoureux. Des soldats. C'est un quartier de casernes.

Une autre année, à la naissance de l'été, je me trouvais tous les jours, l'après-midi, à la *Brasserie de la Taverne du Clair de Lune*, là où la rue Oberkampf aborde les boulevards extérieurs, quand ceux-ci changent de nom, le boulevard de Belleville succédant au boulevard de Ménilmontant. C'est un lieu bien désert d'où je pouvais à mon aise examiner le glissement de tout un peuple au point de contact de trois quartiers. De l'autre côté de la rue, il y avait la piscine Oberkampf où je m'étais baigné une ou deux heures plus tôt, et un coiffeur qui annonce vingt artistes à sa clientèle, mais décline toute responsabilité dans la disparition d'objets perdus aux portemanteaux. À ce carrefour, plus qu'ailleurs, et sans que j'y prenne bien garde une résolution s'est peu à peu formée en moi, et tout d'un coup, j'abandonne un métier que j'étudiais depuis six ans.

Ce n'est que deux ans plus tard, que je pris l'habitude d'aller dessiner des bonshommes sur les tables d'un café qui n'était séparé du *Clair de Lune* que par le boulevard. À la *Veilleuse*, au coin de la rue de Belleville, est un immense café recoupé en plusieurs salles par des demi-cloisons vitrées, et la grande glace au-dessus du comptoir reste étoilée par un obus de la Bertha pendant une guerre récente ; Fanchon-la-Vielleuse est peinte sur la glace avec son instrument, et un quatrain qui célèbre son courage sous le feu, car elle n'a pas cessé de jouer et sa voix couvrait celle du canon. Ici les garçons commencent à tutoyer les consommateurs. Si les voyageurs aiment à dire de certains ports, Marseille ou Brindisi, pour signifier au plus bref la lutte des montagnes qui s'y débattent, que « c'est la porte de l'Orient », que dira-t-on au seuil des quartiers passionnels de Belleville et de Ménilmontant, de ce café brillant, bruyant et de débraillé, plein de casquettes et de légendes, où les rixes commencent aux lumières, et n'est-il pas la porte d'un orient moral, plus pittoresque et plus subtil que celui des narghilés de zinc et des marchands de tapis ? Dans ce creuset où viennent boire vers les six heures les grands fauves des hauts quartiers, on m'appelait communément. J'étais un voyageur en passementerie, qui ne dédaignait pas de bavarder avec l'un ou l'autre. J'avais donné quelques échantillons de ma marchandise à la demoiselle de la caisse. Je recevais des lettres que le garçon me remettait en clignant de l'œil. Curieuse correspondance. Qui n'était pas pour moi. Je connaissais alors des gens bien romanesques.

7. Les mots m'ont pris par la main

Je demeurai longtemps derrière un Vittel-menthe
L'histoire quelque part poursuivait sa tourmente
Ceux qui n'ont pas d'amour habitent les cafés
La boule de nickel est leur conte de fées
Si pauvre que l'on soit il y fait bon l'hiver
On y traîne sans fin par la vertu d'un verre
Moi j'aimais au Rocher boulevard Saint-Germain
Trouver le noir et or usagé des sous-mains
Garçon de quoi écrire Et sur la molesquine
J'oubliais l'hôpital les démarches mesquines
A raturer des vers sur papier quadrillé
Tant que le réverbère au-dehors vint briller
Jaune et lilas de pluie au cœur du macadam
J'épongeais à mon tour sur le buvard-réclame
Mon rêve où l'encre des passants abandonna
Les secrets de leur âme entre deux quinquinas
J'aimais à Saint-Michel le Cluny pour l'équerre
Qu'il offre ombre et rayons à nos matins précaires
Sur le coin de la rue Bonaparte et du quai
J'aimais ce haut Tabac où le soleil manquait
Il y eut la saison de la Rotonde et celle
D'un quelconque bistrot du côté de Courcelles
Il y eut ce café du passage Jouffroy
L'Excelsior Porte-Maillot Ce bar étroit

Rue du Faubourg-Saint-Honoré mais bien plus tard
 J'entends siffler le percolateur dans un Biard
 C'est un lieu trop bruyant et nous nous en allons
 Place du Théâtre-Français dans ce salon
 Au fond d'un lac d'où l'on
 voit passer par les glaces
 Entre les poissons-chats les voitures de place
 Or d'autres profondeurs étaient notre souci
 Nous étions trois ou quatre au bout du jour
 assis
 A marier les sons pour rebâtir les choses
 Sans cesse procédant à des métamorphoses
 Et nous faisons surgir d'étranges animaux
 Car l'un de nous avait inventé pour les mots
 Le piège à loup de la vitesse
 Garçon de quoi écrire Et naissaient à nos pas
 L'antilope-plaisir les mouettes compas
 Les tamanoirs de la tristesse
 Images à l'envers comme on peint les plafonds
 Hybrides du sommeil inconnus à Buffon
 Êtres de déraison Chimères
 Vaste alphabet d'oiseaux tracé sur l'horizon
 De coraux sur le fond des mers
 Hiéroglyphes aux murs cyniques des prisons
 N'attendez pas de moi que je les énumère
 Chasse à courre aux taillis épais Ténèbre-mère
 Cargaison de rébus devant les victimaires
 Louves de la rosée Élans des lunaisons
 Floraisons à rebours où Mesmer mime Homère
 Sur le marbre où les mots entre nos mains s'aimèrent
 Voici le gibier mort voici la cargaison
 Voici le bestiaire et voici le blason
 Au soir on compte les têtes de venaison
 Nous nous grisons d'alcools amers
 O saisons
 Du langage ô conjugaison
 des éphémères
 Nous traversons la toile et le toit des maisons
 Serait-ce la fin de ce vieux monde brumaire
 Les prodiges sont là qui frappent la cloison
 Et déjà nos cahiers s'en firent le sommaire
 Couverture illustrée où l'on voit Barbizon
 La mort du Grand Ferré Jason et la Toison
 Déjà le papier manque au temps mort du délire

Garçon de quoi écrire

(extrait du *Roman inachevé*)

8. Soifs de l'Ouest

Dans ce bar dont la porte
 Sans cesse bat au vent
 Une affiche écarlate
 Vante un autre savon
 Dansez dansez ma chère
 Nous avons des banjos
 Oh
 Qui me donnera seulement à mâcher
 Les chewing-gums inutiles
 Qui parfument très doucement

L'haleine des filles des villes

Épices dans l'alcool mesuré par les pailles
Et menthes sans raison barbouillant les liqueurs
Il est des amours sans douceurs
Dans les docks sans poisson où la barmaid
Défaillit
Sous le fallacieux prétexte
que je n'ai pas rasé ma barbe
aux relents douteux d'un gin
que son odorat devine
d'un bar du Massachusetts

Au trente-troisième étage
Sous l'œil fixe des fenêtres
Arrête
Mon cœur est dans le ciel et manque de vertu
Mais les ascenseurs se suivent
Et ne se ressemblent pas
Le groom nègre sourit tout bas
Pour ne pas salir ses dents blanches
Ha si j'avais mon revolver
Pour interrompre la musique
De la chanson polyphonique
Des cent machines à écrire

Dans l'État de Michigan
Justement quatre-vingt-trois jours
Après la mort de quelqu'un
Trois joyeux garçons de velours
Dansèrent entre eux un quadrille
Avec le défunt
Comme font les filles
Les gens de la vieille Europe
Dans les quartiers mal famés

Heureusement que leurs lèvres
Ignoraient les mots méchants
Car tous les trois étaient vierges
Comme on ne l'est pas longtemps

(Extrait de *Feu de joie*)

9. Bars (II)

Ah les soucoupes, les soucoupes !
quel esprit grimpeur elles ont !
les cocktails pleurent à foison
les whiskies gémissent en troupes.
Le gingembre est un vieux malin
qui me prend par mon côté faible
Chère - que je dirais catin
n'était ton sale caractère -
fais moi passer pour que Cithère
s'éveille en mon palais hautain
les picallilies qui parfument
de vinaigre les soirs de noce
et le quartier de Charing Cross
et ta beauté de fausse maigre
Bateau des liqueurs ta poupe
regarde s'enfuir le garçon

qui m'apporte l'addition
Ah les soucoupes, les soucoupes !

(extrait des textes épars de 1917-1922)

Breve biographie de Louis Aragon

Louis Aragon naît le 3 octobre 1897, à Paris. Toute son enfance se trouve marquée par le mensonge et la dissimulation: pour sauver les apparences, sa mère se fait passer pour sa sœur, sa grand-mère pour sa mère adoptive, ses tantes pour ses sœurs et son père pour un vague parrain. Il n'apprendra la vérité de sa naissance qu'avant son départ pour le front. Enfant précoce, il compose dès l'âge de six ans de petits romans inspirés de Zola qu'il dicte à ses «sœurs». Il dévore tous les livres qu'il trouve durant sa brillante scolarité assistée. Au début de la Première Guerre mondiale, il commence des études de médecine en 1915 et découvre Lautréamont, Apollinaire, Mallarmé, Rimbaud... Incorporé en 1917, il rencontre hasard André Breton. Sur le front, Aragon est trois fois enseveli sous les bombes, et décoré pour le courage dont il a fait pour secourir les blessés. Après la guerre, Aragon se consacre à l'écriture sous toutes ses formes: poétique avec *Feu de Joie* (1920), romanesque avec *Anicet ou le Panorama, roman* (1921). Il participe également à la création d'un mouvement artistique d'avant-garde (qu'on appellera le Dadaïsme) puis, à partir de 1924, à la naissance du Surréalisme qu'il sera le premier à théoriser avec *Une vague de rêve* (1924). Dès lors, sa dimension d'écrivain et de poète ne va cesser de s'accroître, notamment avec *Le Paysan de Paris* (1926), qui est un des sommets de la prose surréaliste de l'époque. Inscrit au Parti Communiste dès 1927, comme beaucoup de surréalistes, Aragon se sépare peu à peu de ses amis et s'engage corps et âme dans la lutte politique. Il rencontre en 1928 une jeune écrivain russe, Elsa Triolet, dont il ne se séparera plus. Il devient journaliste à *L'Humanité* et entame une nouvelle carrière de romancier avec *Les Cloches de Bâle* (1934). Sur le modèle de Balzac et de Zola, Aragon entame alors un grand cycle romanesque qu'il appelle *Le Monde réel* avec *Les Beaux Quartiers* (1936), *Les Voyageurs de l'Impériale* (1939), *Aurélien* (1944), et enfin *Les Communistes* (1949-1951) qu'il réécrira entièrement en 1966-67. Mais les combats de mai-juin 1940 (il participe en Belgique et en France à sa seconde guerre mondiale, toujours comme médecin auxiliaire, et sera une nouvelle fois décoré) et surtout l'occupation de la France, le ramèneront à la poésie et sa production, à partir de *Crève-cœur* (1939) marquera toute la période de la Résistance française avec, notamment, *Les Yeux d'Elsa* (1942), *Brocéliande* (1942), *Le Musée Grévin* (1943) et *La Diane Française* (1944). Après la Libération, Aragon, célébré et puissant, poursuit son engagement politique dans le parti communiste (il devient membre du comité central). Après la mort de Staline (1953) et le « rapport Krouchtchev » (1956) qui le dénonce, Aragon traverse une véritable crise dont il ne sort qu'en se livrant entièrement à la direction d'un grand hebdomadaire littéraire, *Les Lettres françaises*. Deux grandes œuvres naîtront cependant de cette crise: *Le roman inachevé* (1956), autobiographie poétique immédiatement saluée comme un chef-d'œuvre par toute la critique et *La Semaine Sainte* (1958), gigantesque reconstitution mi-historique mi-romanesque d'un des derniers épisodes de l'aventure napoléonienne. À partir de ce double succès, la production poétique et romanesque d'Aragon ne va cesser de s'amplifier, en marge des modes du Nouveau Roman: avec *Les poètes* (1960), *Le Fou d'Elsa* (1963), *La Mise à mort* (1965), *Blanche ou l'oubli* (1967), *Les Communistes* (seconde version) *Henri Matisse, roman* (1970), et enfin *Théâtre/roman* (1971). Après la mort d'Elsa Triolet (1970), il poursuit comme il le peut ses activités politiques jusqu'à sa mort le 24 décembre 1982. Sa mort sera suivie d'un concert étonnant de louanges et de cris de haine qui ne s'est guère estompé depuis.

Petite présentation de la Société belge des amis d'Aragon

Notre Société existe depuis 2004. Elle a une relation privilégiée avec le *Théâtre Poème* et est en relation avec la *Société des amis de Louis Aragon et Elsa Triolet* (SALAET) qui œuvre depuis des années, en France, pour la mémoire et la promotion de ces deux écrivains. Notre société privilégie deux axes de travail: les recherches et la promotion de l'œuvre. Nos recherches explorent particulièrement les divers rapports entre Aragon et la Belgique, qu'il s'agisse de l'activité du groupe surréaliste, de sa guerre dans la 3^e DLM en mai 40, de ses activités politiques (dans le Parti communiste, l'*Association des Ecrivains et Artistes Révolutionnaires*, le *Secours Rouge*), de ses activités littéraires ou de ses affaires personnelles. Notre Société organise, co-organise ou soutient des activités publiques, qu'il s'agisse de spectacles poétiques ou théâtraux, de récitals ou d'expositions, de colloques ou de conférences, d'émissions ou de publications... Les résultats des recherches et les annonces des activités sont communiqués par le moyen du site de la Société dont l'adresse est www.agota.be/aragon et du bulletin électronique de la Société. Pour recevoir ce bulletin, il suffit de nous en faire la demande par courriel à Aragon_Belgique@yahoo.fr

La « Promenade poétique » est co-organisée par les Services de la Culture et des Affaires Néerlandophones de la commune de Saint-Gilles, De Pianofabriek et les bibliothèques communales.